

# La NUIT DES CHASSEURS ou L'ART DE TÊTES DES PHILIPPINES

PAR EMMANUEL DAYDÉ

Vue de rizières en étages  
de la cordillère de Luçon, Philippines.





*Boîte rituelle.*  
XIX<sup>e</sup> siècle, bois,  
patine d'usage,  
pierres noires, grains  
et dunes de riz, 68 x 27 x 29 cm.  
Nord de Luçon, Cordillère,  
province d'Ifugao, région Kambulo.  
Musée du quai Branly, Paris.

**MUSÉE DU QUAI BRANLY.**  
**DU 9 AVRIL AU 14 JUILLET 2013.**

*Philippines, archipel des échanges.* Commissariat : Corazon Alvina et Constance de Monbrison.



Poussière de plus de 7 000 îles barrant l'entrée de la mer de Chine, les Philippines ont failli être le tombeau du premier tour du monde jamais entrepris. Mais on n'arrête pas le cours de l'histoire. Cherchant à rejoindre les Moluques par l'ouest, Fernand de Magellan entame sa circumnavigation en traversant l'Atlantique puis le Pacifique – océan encore inconnu en Occident. Le 17 mars 1521, il croit enfin avoir accosté aux Moluques, les îles aux épices promises. L'explorateur s'aperçoit vite qu'il a rejoint un nouvel archipel tropical insoupçonné, qu'il baptise Saint-Lazare – mais que ses successeurs dénommeront Philippines. Explorant le cœur de l'archipel – les Visayas centrales –, pour les annexer à la couronne du roi d'Espagne, l'envoyé de Charles Quint débarque successivement dans les petites îles de Suluan, de Massawa et de Cebu. Convertissant au catholicisme Humabon, le rajah de la populeuse Cebu, en même temps que plusieurs centaines de ses sujets, Magellan veut sceller un traité d'alliance définitif avec les princes philippins, qu'il croit immensément prospères. S'étonnant du peu d'intérêt des indigènes pour l'or – qu'ils considèrent comme essentiellement talismanique ou curatif –, les matelots échangent en effet à qui mieux mieux 14 livres de fer pour 15 livres d'or. « Quand on passe le sol au tamis, raconte l'Italien Pigafetta, chroniqueur de l'expédition, on trouve des morceaux d'or de la grosseur d'une noix ou d'un œuf. » Riches en gisements aurifères, dus à l'activité des volcans et à la convergence des plaques tectoniques, les Philippines, au-delà de l'exagération toute littéraire de Pigafetta, sont effectivement devenues « l'archipel de l'or » juste avant le passage des conquistadores, aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Ses cités portuaires se livrent alors à des échanges intenses avec la dynastie chinoise des Song du Sud, puis avec les thalassocraties Srivijaya de Sumatra ou Mojopahit de Java. Le trésor de Surigao, avec ses boucles en or de plus d'un kilo (qui font appel à des techniques novatrices comme la chaîne à mailles double nœud), ou sa lampe en forme de *kinnari* indienne mi-femme, mi-oiseau, témoignent du luxe qui règne à la cour du royaume de Butuan. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle cependant, alors que se profilent les navires espagnols, celui-ci est concurrencé par l'or pur de Jolo et les sultanats islamisés de Sulu et de Maguindanao.



Ci-dessus : *Brassard abkil*.

XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle, bois à patine foncée, rotin, défenses de cochon sauvage, 12 x 28 cm.

Nord de Luçon, Mountain Province, Bontoc.

Collection particulière.

En haut à gauche :

*Couple de bulul*.

XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle, bois dur, graines, cheveux,

72 x 21 x 12 cm et 71 x 23 x 15 cm.

Nord de Luçon, Cordillère, centre-ouest de la province d'Ifugao.

Collection Alain Schoffel.

À droite :

*Lampe en forme de kinnari*.

X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle, or massif de 22 carats, 12 x 7 cm.

Est de Mindanao, province de Surigao del Sur, trésor de Surigao.

Ayala Museum, Manille.



Pour l'heure, Lapu-Lapu, le vindicatif rajah de l'îlot voisin de Mactan, refuse de ravitailler les hommes de Magellan. Le maître des eaux et du tonnerre décide alors de faire une démonstration de sa toute-puissance devant Humabon, en infligeant une déroutante magistrale à ce roitelet indigène. À l'aube du 26 avril 1521, alors que les chiens hurlent, il aborde le rivage de la minuscule Mactan avec 60 hommes. Gêné par les récifs de coraux, Magellan se jette dans l'eau jusqu'à la ceinture, entraînant derrière lui 40 de ses soldats. Armés de lances, de sabres, de sarbacanes et de grands boucliers hérissés de touffes de cheveux, 1 500 guerriers assaillent alors le petit groupe en hurlant. Faisant pleuvoir une grêle de flèches empoisonnées sur les Espagnols, les Philippins s'acharnent sur Magellan, qui, blessé au pied, reçoit une flèche en plein visage, puis une autre dans le bras droit, qui le paralyse immédiatement : il finit massacré à coups de lances. Abasourdis devant cette perte inattendue, les Espagnols offrent des verroteries pour tenter de récupérer la dépouille de leur chef. Lapu-Lapu refuse avec hauteur, « répondant qu'il ne la donnerait pour la plus grande richesse du monde ». Il est à craindre que la tête de Magellan n'ait fini accrochée par les cheveux au brassard du prince de Mactan, un brassard qui devait ressembler à un *abkil* en défenses de cochon sauvage – tels

ceux qu'on a retrouvés chez les Bontocs de Luçon, la grande île au nord de l'archipel, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Aux Philippines, tout est affaire de tête.

La chasse aux têtes y est en effet considérée comme la plus sacrée et la plus noble des pratiques. Outre son caractère de vengeance assumée, elle assure à ceux qui en ressortent vainqueurs prestige, honneur et respect. Couper beaucoup de têtes garantit une union réenclenchée avec le monde des ancêtres, de la même façon que les sonorités tremblantes des gongs retrouvent le chemin des vents soufflant dans la verte canopée. Dans un univers en mimésis totale avec une nature sauvage, grandiose et violente, traversée de tremblements de terre, de typhons et d'éruptions volcaniques, les coupeurs de têtes sont les héros qui réactivent un cycle de forces qui dépassent l'entendement humain. Si l'on en croit l'anthropologue Renato Rosaldo et son étude sur les Ilongots, ultimes coupeurs de têtes de l'archipel (qui se livrent à ces raids meurtriers entre clans jusqu'à l'invasion japonaise de 1942), la chasse aux têtes est d'ordre sacrificiel. Elle permet aux jeunes hommes, « habités par un fort sentiment d'envie ou de rivalité et soucieux de ressembler aux hommes mûrs », de libérer leur colère en exerçant leur frustration sur des victimes de rechange. Dans le cas des Ilongots d'ailleurs, la tête décapitée n'est pas conservée mais soigneusement découpée en morceaux, afin qu'il n'en reste rien. Il s'agit là d'un rite de passage, qui permet de conserver l'éternelle jeunesse, et qui débouche sur un réseau de pactes de paix, une fois l'offense réprimée.

La paix blanche en tout cas, après la mort de Magellan et le massacre le lendemain de ses principaux officiers, devait être de courte durée. La caraque *Victoria*, bien qu'orpheline de son chef, démontra que la Terre était ronde en réussissant à regagner le port de Sanlucar de Barrameda, son point de départ en Espagne. Et les Philippines, parce qu'elles avaient été « découvertes » par des hommes venus d'Espagne, devinrent partie intégrante de l'empire colonial espagnol pendant plus de trois siècles, de 1565 à 1898. C'est à ces Philippines préhispaniques oubliées – « prémagellaniennes » devrait-on dire (si l'on se réfère au terme « précolombien » forgé pour l'Amérique) –, avant tout contact avec l'Occident, que s'intéresse la kaléidoscopique exposition *Philippines, archipel des échanges*. Livrant à la contemplation 310 objets « porteurs de sens » – ainsi que le souligne sa commissaire française, Constance de Monbrison –, cette manifestation rare révèle des cultures complexes et des expressions artistiques d'essence mentale, proches



*Bouclier de guerre kalasag. Fin du XIX<sup>e</sup> siècle, bois de ripara, cuivre, cuir, laiton, crin, bambou, pigments rouge et noir, poils, clou, fibres végétales, tresse de fils rouge, jaune et bleu, coton écru, broderie rouge et indigo, 40,5 x 99,4 x 5,5 cm. Région du sud de Mindanao.*



Couverture de jarre de secondes funérailles.

Entre 500 av. J.-C. et 370 ap. J.-C., terre cuite, 11 x 13 cm.

Mindanao, province de Sarangani, Maïtum, grotte d'Ayub.

The National Museum of the Philippines, Manille.

de l'art minimal contemporain, notamment dans les divinités sculptées, ou dans les bijoux en or vulvaires *Lingling-o*, des sociétés du riz des montagnes. Mais si l'on en croit sa commissaire philippine, l'anthropologue Corazon Alvina, que ce soit dans les hauteurs reculées de l'archipel comme dans les espace côtiers, au sein d'un réseau maritime très ancien, plus ouvert aux influences indiennes, indonésiennes, chinoises ou arabes, le socle de ces expressions artistiques repose profondément sur l'échange et la réciprocité : l'objet, symbolique ou commercial, se donne et se prend, afin de mettre en relation des êtres visibles et invisibles.

Outre les Negritos, ces chasseurs-cueilleurs pré-historiques qui habitent ici depuis 60 000 ans, ce sont les Austronésiens, ces marins pêcheurs hors pair du néolithique et vivant à Taïwan 4 000 ans avant notre ère, qui atteignent le nord des Philippines vers 2 000 avant J.-C. Le naturaliste français Alfred Marche a ainsi mis au jour dans l'île de Palawan, durant les années 1880, 500 restes de squelettes, dont une sépulture contenant des parures en coquillages qui remonterait à 2 680 avant J.-C. Le périple austronésien devait se poursuivre loin de l'archipel le plus oriental de l'Asie des moussons, vers l'Indonésie et la Nouvelle-Guinée tout d'abord, pour finalement atteindre la Polynésie et les îles perdues du Pacifique. violemment rejeté par les

colons espagnols après la conquête des Philippines au XVI<sup>e</sup> siècle, le monde animiste intense et puissamment élaboré des Austronésiens s'est réfugié dans les Hautes Terres de l'archipel : dans la Cordillère du nord de la grande île septentrionale de Luçon comme dans la cordillère Pacifique de l'autre grande île de Mindanao, à l'extrême sud. Et il s'y maintient. En 1580, tel un autre Pizzaro lancé à l'assaut de l'empire Inca, Juan de Salcedo entreprend, à la tête de 45 hommes, de faire passer sous sa coupe le haut territoire des Ifugaos de Luçon : il est violemment repoussé. La résistance à l'occupant des différents peuples Igorots (mot dérivé du langage archaïque austronésien, qui désigne, pour les habitants chrétiens des Basses Terres, les « montagnards » païens) est si forte que cette mosaïque de peuples et de langues de la Cordillère du nord de Luçon réussit, jusqu'à l'arrivée des Américains, à vivre en marge de la colonisation.

Profondément ancrées dans un monde magique, où le visible n'est que la trace de l'invisible, les boîtes rituelles des *mumbaki* – les chamans des Ifugaos –, ou encore les boîtes à viande rituelles des Bontoks, évoquent irrésistiblement, dans les stries de leur décor, les cascades de rizières qui tombent en avalanche des sommets de la Cordillère. Gardées dans les greniers à riz familiaux (où sont conservées les



*Bulul porteur de coupe.* XV<sup>e</sup> siècle, bois de narra, patine croûteuse, 35 x 40 x 48 cm. Nord de Luçon, Cordillère, province d'Ifugao, Hingyon. Musée du quai Branly, Paris.

soies de cochon, les pattes d'oiseau ou les gerbes de riz nécessaires aux 23 rituels associés aux semailles, aux repiquages et aux récoltes – voire à la pratique de la magie noire), les boîtes *punambam* en bois dur figurent en effet des bandes superposées qui ondulent le long des parois, telles les rizières en terrasses, surmontées de petits personnages assis en sentinelle, comme vus de loin. Quoique pauvre en objets philippins, le musée du quai Branly conserve dans ses collections deux boîtes exceptionnelles de *mumbaki*, au minimalisme radical et anthropomorphique. L'une de ces *punamban* est tout entière constituée par le corps d'une divinité du riz, au sexe en érection, dont les bras supportent le couvercle de la boîte. Ce penseur philippin fécondant – comme si Rodin avait été simplifié et érotisé par Brancusi – rejoint l'esthétique austère des *bulul*, ces gardiens du riz aux noms de légende, sculptés pour les riches propriétaires ifugaos, les *kadangyan*, lors de cérémonies dispendieuses, aspergés de sang sacrificiel et conservés dans ces mêmes greniers.

Alors même que l'ensemble des Philippines s'avoue peu porté sur l'art de la ronde-bosse, ces figures énigmatiques en bois de narra constituent l'expression artistique la plus singulière de tout l'archipel et le désignent au monde comme les *moai* de l'île de Pâques. Fascinés par les assemblages loufoques de l'art océanien, Breton et Eluard avaient acquis un *bulul* moderne, aujourd'hui au British Museum, sans savoir qu'il venait des Philippines. Il est certain que c'est la rencontre de l'art moderne avec celui des

*bulul* qui a conduit à leur réévaluation. Bien qu'inspirée, dit-on, par les statuètes rituelles utilisées lors des fêtes de la fertilité en Roumanie, la méditative *Sagesse de la Terre* de Brancusi, de 1908, semble retrouver secrètement l'esthétique de « l'idée derrière la forme » des *bulul*. Avec son aspect lisse et impavide, sa forme massive, sa tête écrasée, ses bras croisés sur la poitrine, sa position accroupie les jambes relevées et son socle, l'œuvre primordiale de Brancusi synthétise très exactement la technique ifugao et son mot d'ordre : *ya abu*, « exactement cela, pas plus ». Conçus pour figurer la présence fixe du divin, en corrélation avec la culture millénaire du riz, les magnétiques *bulul*, qu'ils soient assis (*ubun*) ou debout (*takdog*), seuls ou en couple masculin/féminin, offrent des formes plastiques dures et compactes, sans individualité, toujours pensées dans leur intégrité. Longuement travaillées à la gouge et à la plane, en enlevant de minces copeaux, modelées à l'herminette par petits gestes fins de ciseleur, ces figures immobiles et lentes – improprement jugées sereines malgré leurs visages aplatis, parfois en forme de cœur – se penchent légèrement en avant. Comme si, dans cette région sismique, la Terre elle-même penchait. On songe à quelque exercice de qi gong pour maîtriser l'énergie vitale, ou de tai-chi pour « agir sans agir ». Résistant à toute tentative de déstabilisation, l'aplomb géométrique quadrangulaire de ces divinités cherche, comme dans le taoïsme, à retrouver une continuité et un équilibre perdus. Bien que proches formellement des « serviteurs des morts » sculptés par d'autres populations d'origine austronésienne – comme au Vietnam (chez les Jorais), à Bornéo et jusqu'à Madagascar, et s'apparentant aux jarres funéraires anthropomorphes, datant de l'âge des métaux, trouvées dans les grottes de Maitun, sur l'île philippine de Mindanao –, les *bulul* ifugaos conservent une solidité quintessentielle et une inexpressivité immergée, qui renvoient aux corps en sueur du cinéma vérité de Brillante Mendoza.

Lorsque Jacques Kerchache avait fait don d'une *Figure de bulul assis tenant une coupe* lors de la création du Pavillon des Sessions au Louvre, certains avaient jugé l'offre peu généreuse. Ils méconnaissaient là un chef-d'œuvre absolu de l'art des Ifugaos, qui plus est daté du XV<sup>e</sup> siècle, avant même l'arrivée de Magellan. Utilisé par les chamans *mumbaki*, sans doute pour boire de la bière de riz lors des rituels de plantation et de récolte du riz, ce *bulul à la coupe* est assurément de la main d'un maître. Son dos à la colonne vertébrale stylisée accroche la lumière, comme les *Nus de dos* simplifiés de Matisse. La tête, de forme ovoïde, et les encoches faites pour signifier les yeux et la bouche semblent, pour une fois, briser le silence. Mais le cri, chez les Ifugaos, reste muet. C'est néanmoins la mélodie répétitive, lancinante et fière de leur art de têtes qui brave depuis mille ans les tempêtes et les violences faites aux Philippines. ■



*Couple de divinités du riz bulul.*

XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle, bois dur, 48 x 14 x 14 cm et 50 x 14 x 14 cm.

Nord de Luçon, Cordillère, province d'Ifugao, Hapao.

Collection Alain Schoffel.